THÉÂTRE
SARTROUVILLE
YVELINES
CDN

CRÉATION 23/24 NOVEMBRE 2015

Réparer les vivants

MAYLIS DE KÉRANGAL / SYLVAIN MAURICE

© L. Bauché

CONTACT Nacéra Lahbib

Responsable de la diffusion, Conseillère en production
et relations extérieures

nacera.lahbib@theatre-sartrouville.com
01 30 86 77 97 / 07 76 30 01 32

CRÉATION
À PARTIR DE 15 ANS

Réparer les vivants

d'après le roman de MAYLIS DE KÉRANGAL
© éditions Gallimard / publié par Verticales

version scénique et mise en scène SYLVAIN MAURICE
assisté de NICOLAS LAURENT

avec
VINCENT DISSEZ
JOACHIM LATARJET

scénographie et lumière ÉRIC SOYER
musique JOACHIM LATARJET

production Théâtre de Sartrouville et des Yvelines–CDN

durée estimée 1H20

Avant-premières 23 et 24 novembre 2015
et du 4 au 19 février 2016 au CDN de Sartrouville

DU 19 AU 20 JANV | Théâtre Firmin-Gémier - La Piscine–Châtenay-Malabry
DU 26 AU 27 JANV | Théâtre de Saint- Quentin-en-Yvelines-Scène nationale
DU 12 AU 17 AVRIL | Théâtre Paris-Villette
DU 27 AU 29 AVRIL | La Comédie de Béthune-CDN Nord-Pas-de-Calais

DISPONIBLE EN TOURNÉE JANVIER / FÉVRIER / MARS 2017

Théâtre de Sartrouville et des Yvelines-Centre dramatique national- **www.theatre-sartrouville.com**
Place Jacques-Brel - BP93 - 78505 Sartrouville cedex - infos@theatre-sartrouville.com - 01 30 86 77 77
avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France–Ministère de la culture et de la communication, de la Ville de Sartrouville et du Conseil général des Yvelines

Réparer les vivants

« Le cœur de Simon migrait dans un autre endroit du pays, ses reins, son foie et ses poumons gagnaient d'autres provinces, ils filaient vers d'autres corps. »

De retour d'une session de surf dans le pays de Caux, trois lycéens sont victimes d'un accident sur la route qui les ramène au Havre. Simon, 19 ans, blessé à la tête, est déclaré en état de mort cérébrale. Ses parents ayant autorisé le don d'organes, le récit suit alors le parcours de son cœur et les étapes d'une transplantation qui bouleverse de nombreuses existences.

Grand prix RTL-Lire, 2014 / Prix des Lecteurs L'Express - BFMTV, 2014 / Prix littéraire Charles-Brisset, 2014 / Prix Orange du livre, 2014 / Prix Paris Diderot - Esprits libres, 2014 / Prix Relay des Voyageurs avec Europe 1, 2014 / Roman des étudiants France Culture - Télérama, 2014

ENTRETIEN AVEC SYLVAIN MAURICE

Propos recueillis par Nicolas Laurent août 2014

Peux-tu nous résumer *Réparer les vivants*, et nous dire en quelques mots tes motivations pour porter ce texte à la scène ?

L'histoire en est très simple : Simon Limbres un jeune homme de 19 ans est déclaré en état de mort cérébrale à la suite d'un accident ; ses parents vont accepter de faire don de ses organes. Le récit suit alors le parcours du cœur de Simon et les étapes d'une transplantation qui bouleverse de nombreuses existences.

Comme de très nombreux lecteurs (il y a plus de 140 000 exemplaires de livres vendus depuis sa parution en janvier 2014), j'ai été bouleversé par ce récit. Une des raisons est certainement sa dimension vitale, vivante, et osons le dire, heureuse. Le projet de Maylis de Kérangal s'inspire d'une phrase de Tchekhov dans Platonov : « *Enterrer les morts, réparer les vivants* ». Après le deuil vient l'espoir : comment la greffe du cœur de Simon va redonner vie à Claire, qui était sur le point de mourir...

Mais *Réparer les vivants* est un grand livre à cause de son style : une langue magnifique, une narration haletante et « efficace », des personnages hauts en couleur ; c'est une œuvre très théâtrale du point des émotions et en même temps très précise et très documentée sur le plan scientifique et médical ; c'est aussi une œuvre réaliste et drôle quand l'auteur décrit le monde de l'hôpital. A certains égards, Maylis de Kerangal se fait anthropologue en abordant des questions comme la place de la mort dans nos sociétés, la sacralité du corps, l'éthique en médecine...

Dire ce texte au théâtre – avec cette langue musicale, rythmique, toujours portée par l'urgence – l'habiter, le traverser est une évidence. C'est un texte physique, organique, pour les acteurs. Dominique Blanc ou Nicolas Maury l'ont bien compris qui en ont fait la saison dernière des lectures publiques...

Après *Métamorphose* d'après Kafka, que tu as créé au TNS en 2013, tu t'empares à nouveau d'une écriture romanesque ; comment envisages-tu cette nouvelle adaptation ?

On est aux antipodes. Dans *Métamorphose* on était dans une adaptation sophistiquée : j'avais écrit des dialogues qui n'existent pas chez Kafka et le monologue intérieur du personnage principal était retraduit par un dispositif scénographique et vidéo très important. Rien de tout cela ici : je n'adapte pas, je procède juste à une « réduction » du texte pour une représentation d'une heure et quart à une une heure et demie, qui s'appuie avant tout sur les interprètes. Dans cette « réduction », je vais mettre en exergue les dialogues, mais je ne vais pas abolir la narration – d'autant plus que les dialogues ou les pensées des personnages s'imbriquent dans le récit.

Le roman oscille entre un point de vue objectif, médical, chirurgical et l'expression des subjectivités des personnages. Cela induit-il une forme de théâtre particulier ? Un dispositif scénique singulier ?

Plus le dispositif scénique sera simple, mieux cela sera : on s'adresse au spectateur, on lui raconte cette histoire, dans un grand dépouillement scénique. C'est l'acteur qui porte la théâtralité dans ce projet, qui demande autant d'empathie que de précision et de virtuosité : comment passer d'un registre à l'autre, du récit au dialogue, d'un personnage à l'autre ?

BIOGRAPHIES

MAYLIS DE KERANGAL

Née en 1967, Maylis de Kerangal a été éditrice pour les Éditions du Baron perché et a longtemps travaillé avec Pierre Marchand aux Guides Gallimard puis à la jeunesse. Elle est l'auteur de cinq romans aux Éditions Verticales, *Je marche sous un ciel de traîne* (2000), *La Vie voyageuse* (2003), *Corniche Kennedy* (2010), *Naissance d'un pont* (2010) et *Réparer les vivants* (2014), ainsi que d'un recueil de nouvelles, *Ni fleurs ni couronnes* (Minimales, 2006) et d'une novella, *Tangente vers l'est* (Minimales, 2012 ; prix Landerneau). Aux Éditions Naïve, elle a conçu une fiction en hommage à Kate Bush et Blondie, *Dans les rapides* (2007).

© D.R.

SYLVAIN MAURICE

Ancien élève de l'École de Chaillot, Sylvain Maurice fonde en 1992 la compagnie L'Ultime & Co, puis dirige le Nouveau Théâtre–CDN de Besançon et de Franche-Comté de 2003 à 2011. Parmi une vingtaine de mises en scène, on notera en particulier *De l'aube à minuit* de Kaiser (1994), *Un fils de notre temps* d'Horváth (1995), *Thyeste* de Sénèque (1999), *Kanzlist Krehler* de Kaiser (2002, Berlin), *Œdipe* de Sénèque (2004), *L'Apprentissage* de Lagarce (2005), *Les Sorcières* de Roald Dahl (2007), *Peer Gynt* d'Ibsen (2008), *Richard III* de Shakespeare (2009). La pratique de Sylvain Maurice s'oriente actuellement sur les relations entre les disciplines artistiques : la marionnette, les arts visuels, la musique dans ses différentes formes. Il adapte et met en scène pour le théâtre musical *La Chute de la maison Usher* d'après Edgar Poe (2010), et crée également *Dealing with Clair/Claire en affaires* d'après un texte inédit de Martin Crimp (2011), et *Métamorphose* (2013) d'après Kafka. Depuis janvier 2013, il est directeur du CDN de Sartrouville et crée à l'automne 2014 un Cycle Duras, composé de deux spectacles : *Histoire d'Ernesto* et *La Pluie d'été*.

© J.-M. Lobbé

VINCENT DISSEZ

Il participe à l'atelier de Didier-Georges Gabily en 1989, et est admis au Conservatoire national supérieur d'art dramatique en 1990 dans les classes de Catherine Hiégel, Stuart Seide et Philippe Adrien. Il travaille au théâtre notamment avec Jacques Lassalle (*La Serva amorosa* de Goldoni, *Georges Dandin* de Molière), Anatoli Vassiliev (*Bal masqué* de Lermontov), Didier-Georges Gabily (*Phèdre* ; *Gibiers du temps*), Bernard Sobel (*Napoléon ou les cent jours* de Christian Grabbe ; *Le Juif de Malte* de Marlowe), Alain Milianti (*Les Fausses confidences* de Marivaux), Jean-Marie Patte (*Haute surveillance* de Jean Genet ; *Léonce et Léna* de Georg Büchner), Christophe Huysman (*Les Hommes dégringolés*), Hubert Colas (*Purifiés* de Sarah Kane), Marc Paquien (*Face au mur* de Martin Crimp), Anne Torrès (*Le Fou d'Elsa* d'après Aragon), Jean-Louis Benoit (*Les Caprices de Marianne* d'Alfred de Musset). Il travaille également pour le cinéma et la télévision, entre autres avec David Pharao, Pierre Courrège, Jean-Pierre Limosin, Valérie Tolédano.

© P. Grosbois

JOACHIM LATARJET

Musicien, compositeur et metteur en scène né en 1970, il fonde avec Alexandra Fleischer la compagnie Oh ! Oui..., et met en scène des spectacles de théâtre musical : *Du travail bien fait*, *F.*, *Le Fou*, *L'Assassin*, *Oh ! Oui...*, *Hox, Acte V*, *Happy End*. Artiste associé à La Filature-scène nationale de Mulhouse, il crée deux ciné-concerts : *Charley Bowers, bricoleur de génie* et *King Kong*, ainsi que des spectacles musicaux : *Stille Nacht*, *There It Is*, *Ce que nous vîmes*, *Le Chant de la terre*. Il est un des membres fondateurs de la compagnie Sentimental bourreau et participe à toutes les créations de 1989 à 2000. Il travaille avec Michel Deutsch sur les *Imprécations II, IV, 36*. Il compose la musique du *Solo* de Philippe Decouflé.

© D.R.

ÉRIC SOYER

Après un bac littéraire, il entre à l'École Boulle dans la section Expression visuelle et architecture intérieure, marquant un intérêt pour les réalisations éphémères. Il rencontre au Théâtre de la Main d'Or à Paris la compagnie britannique Act avec laquelle il travaille en tournée comme régisseur pendant sept ans. Il rencontre ensuite dans ce même lieu Joël Pommerat qui a fondé en 1990 la compagnie Louis Brouillard. Éric Soyer signe sa première scénographie pour Pommerat en 1997, commençant ainsi une relation qui n'a pas cessé jusqu'aux créations récentes : *Ma chambre froide*, *Cendrillon*, *La Grande et Fabuleuse Histoire du commerce*. Sa particularité est de concevoir à la fois la scénographie et la lumière, qui est l'un des matériaux essentiels de son travail scénographique. Il collabore avec Sylvain Maurice sur plusieurs projets, *Des Utopies ?* (2009), spectacle écrit et mis en scène par Amir Reza Koohestani, Oriza Hirata et Sylvain Maurice, *La Chute de la Maison Usher* (2010), *Métamorphose* (2013).

© D.R.

EXTRAIT 1

À présent, Révol sent qu'il doit accélérer car on étouffe ici. Aussi prend-il soin de les regarder l'un après l'autre, cet homme et cette femme, Marianne et Sean, les parents de Simon Limbres.

Révol : Le cerveau de Simon ne manifeste plus aucune activité, l'électroencéphalogramme de trente minutes qui vient d'être réalisé présente un tracé plat, Simon est désormais dans un coma dépassé. Simon est en état de mort cérébrale. Il est décédé. Il est mort.

Évidemment, après avoir débité un tel truc, il faut reprendre son souffle, marquer une pause.

Révol ignore le bip qui se déclenche à sa ceinture. Il est exsangue. Il a annoncé la mort de leur fils à cet homme et cette femme, ne s'est pas raclé la gorge, n'a pas baissé la voix, a prononcé les mots, le mot « décédé », et plus encore le mot « mort », ces mots qui figent un état du corps. Mais le corps de Simon Limbres n'est pas figé, c'est bien là le problème, et contrevient par son aspect à l'idée que l'on se fait d'un cadavre car, enfin, il est chaud, l'incarnat vif, et il bouge au lieu d'être froid, bleu et immobile.

Sean : Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? Pourquoi est-il maintenu en réanimation s'il n'y a plus d'espoir ? Qu'est-ce qu'on attend ? Je ne comprends pas.

EXTRAIT 2

Thomas verse de l'eau dans les verres, se relève pour fermer la fenêtre, traverse la pièce, et ce faisant observe ce couple, ne les lâche pas des yeux, cet homme et cette femme, les parents de Simon Limbres.

Thomas : Je crois que vous avez compris que le cerveau de Simon était en voie de destruction; néanmoins ses organes continuent à fonctionner ; c'est une situation exceptionnelle. Sean et Marianne clignent des yeux, manière d'acquiescement. J'ai conscience de la douleur qui est la vôtre, mais je dois aborder avec vous un sujet délicat... Nous sommes dans un contexte où il serait possible d'envisager que Simon fasse don de ses organes. Silence. Votre fils est-il inscrit au registre national des refus de dons d'organes ? Ou savez-vous s'il avait exprimé une opposition à cette idée, s'il était contre?

Marianne, secouant la tête : Je ne sais pas, je ne crois pas...

Sean : Dix-neuf ans, il y a des garçons de dix-neuf ans qui prennent des dispositions au sujet de, pour, ça existe ?

Thomas, doucement : Cela peut arriver, c'est parfois le cas.

Sean : Peut-être, mais pas Simon.

Thomas : Pourquoi « pas Simon » ?

Sean : Parce qu'il aime tellement la vie.

Thomas : Je comprends, mais aimer la vie ne signifie pas qu'il n'ait pas envisagé sa mort, il aurait pu en avoir parlé à des proches.

Marianne : Des proches, oui, je ne sais pas, si, sa sœur, oui, il aime beaucoup sa petite sœur, Lou, elle a sept ans, ils sont chien et chat mais sont perdus l'un sans l'autre, et ses copains, oui, c'est sûr, ceux du surf, Johan, Christophe, ceux du lycée, oui, je ne sais pas, je crois, on ne les voit pas souvent, mais ses proches, je ne sais pas ses proches c'est qui, enfin si sa grand-mère, son cousin qui vit aux États-Unis, et il y a Juliette aussi,

Juliette, son premier amour, oui, voilà ses proches, c'est nous.

Ils parlent de leur fils au présent, ce n'est pas bon signe.

EXTRAIT 3

Les équipes de prélèvement arrivent les unes après les autres à partir de vingt-deux heures. Ceux de Rouen débarquent en voiture, une heure de route seulement séparant le CHU de la cité hospitalière du Havre, quand ceux de Lyon, Strasbourg et Paris auront pris l'avion.

Le corps est étendu, nu, les bras en croix, afin de bien dégager la cage thoracique et l'abdomen. Il est préparé, rasé, badigeonné. Puis recouvert d'un champ stérile qui délimite une fenêtre de peau sur son corps, un périmètre cutané couvrant le thorax et l'abdomen.

On y va. On commence. Les urologues ouvrent la marche – ce sont eux qui ouvrent le corps. Deux hommes s'affairent, binome dépareillé Laurel et Hardy, le long maigre etant le chirurgien et le petit rond l'interne. C'est le long maigre, d'ailleurs, qui le premier se penche et incise l'abdomen. Le corps est alors scindé en deux zones distinctes a hauteur du diaphragme : la zone de l'abdomen ou logent le foie et les reins, et celle du thorax ou logent les poumons et le cœur. Apres quoi, on pose sur l'incision les ecarteurs a cremaillere que l'on tourne a la main pour elargir l'ouverture. L'interieur du corps, un dedans trouble et suintant, rougeoie sous les lampes.

Une heure plus tard, les Alsaciennes font leur entrée, duo de femmes de même taille et de même corpulence ; la chirurgienne, une des étoiles montantes dans le milieu relativement sélect de la chirurgie hépatique, travaille son foie avec une détermination qui tient de la bagarre, engagée tout entière dans une action qui semble trouver sa plénitude dans son exercice même, et l'équipière qui l'accompagne ne quitte pas des yeux ses mains d'une adresse inouïe.

Trente-cinq minutes s'écoulent encore et les thoraciques pénètrent le bloc. C'est à Virgilio de jouer, c'est à lui, c'est son heure. Il prévient les Alsaciennes qu'il s'apprête à inciser, puis dans la foulée, réalise la section longitudinale du sternum. À l'inverse des autres il ne se penche pas mais demeure le dos droit, nuque inclinée et bras tendus au-devant – manière de maintenir une distance avec le corps. Le thorax est ouvert et Virgilio, alors, découvre le cœur, son cœur, considère son volume, détaille les ventricules, les oreillettes, observe son beau mouvement contractile. Le cœur est magnifique.

Thomas se faufile pour accéder au lit, et s'en approcher à hauteur de l'oreille de Simon Limbres. Il lui chuchote que Sean et Marianne sont avec lui, et Lou aussi, et Mamé, il lui murmure que Juliette l'accompagne puis Thomas sort de sa poche les écouteurs et les insère dans les oreilles de Simon, allume le baladeur, piste 7, c'est l'enregistrement de la mer.

La vague se forme à l'horizon, en avant des falaises, elle monte jusqu'à envahir tout le ciel, déployant dans sa métamorphose le chaos de la matière, elle lève la peau de la Terre, retourne la mémoire, régénère le sol où vécut Simon Limbres – la dune douce au creux de laquelle il partagea une barquette de frites à la moutarde avec Juliette, la pinède où ils s'abritèrent durant le grain et les bambous juste derrière, ce jour-là les lèvres de Juliette avaient la couleur du pomélo –, puis enfin la vague explose et s'éparpille, c'est une conflagration et un scintillement, tandis qu'autour du lit opératoire le silence s'épaissit, on attend, les regards croisent au-dessus du corps, les orteils piétinent, les doigts patientent, mais chacun admet que l'on marque un temps à l'instant d'arrêter le cœur de Simon Limbres. La piste achevée, Thomas ôte les écouteurs et retourne à sa place. De nouveau : on peut clamper ?

— Clampage !

EXTRAIT 4

L'avion atterrit au Bourget à minuit cinquante, une voiture les attend. Les portières affichent : véhicule prioritaire, don d'organe. Pour l'heure, la circulation sur l'autoroute est limpide, le flux des retours de week-end en ce dimanche soir s'étant dilué : au-devant d'eux Paris se dresse sous un dôme de lumière corpusculaire. Un appel du bloc alors qu'ils passent Garonor : la patiente est installée, on commence la préparation, où êtes-vous?

On est à dix minutes de La Chapelle. On est dans les temps.

Au bloc, c'est à peine si on lève la tête quand ils débarquent, ensemble, rapportant le trésor au pied du lit comme une prise au pied d'un maître. Leur arrivée ne saurait détourner l'intervention de son cours, car l'opération, ici, a déjà commencé.

Le cœur de Simon est déposé dans une cupule, auprès du lit. Virgilio s'avance pour prendre la place de l'interne de bloc, c'est tout juste s'il ne lui prend pas des mains les ustensiles, et tout en lui exprime sa volonté d'être là, au-dessus du thorax, et d'y être face à Harfang. Maintenant, c'est ensemble qu'ils travaillent.

Soudain découvrant le cœur de Claire, Harfang a sifflé et s'est exclamé qu'il n'était pas franchement en forme, celui-là, et qu'on ne serait pas mécontent de s'en dispenser et autour de lui, on a approuvé en riant à demi – on s'étonne de le découvrir ambianceur de bloc faisant le show, quand il maintient sur chacun des membres de son équipe une pression effrayante, l'œil à tout et même derrière la tête, mais le bloc est bien le seul espace où il se sente exister, où il trouve à exprimer qui il est, sa passion atavique pour son travail, sa rigueur maniaque, sa foi en l'homme, sa mégalomanie, ses désirs de puissance.

C'est là qu'il convoque son lignage et rappelle un à un ceux qui ont construit scientifiquement le geste de la greffe, les premiers transplanteurs, les pionniers, Christiaan Barnard au Cap en 1967, Norman Shumway à Stanford en 1968, ou encore Christian Cabrol ici, à la Pitié, des hommes qui avaient inventé la transplantation, l'avaient conçue mentalement, l'avaient composée et décomposée des centaines de fois avant de la réaliser, tous hommes des années soixante, bourreaux de travail et stars charismatiques, compétiteurs médiatiques qui se disputaient les premières et n'hésitaient pas à se les voler, séducteurs aux noces plurielles, entourées de filles chaussées de bottes cavalières et vêtues de minijupe Mary Quant, des autocrates d'une audace folle, des types couverts d'honneurs mais qui avaient la rage.

Une à une, les veines sont coupées, obturées, travaillées – Harfang et Virgilio vont vite, mais il semble que la rapidité soit le portant de l'action, qu'à ralentir leurs mains risqueraient de trembler –, puis, c'est impressionnant, le cœur est extrait du corps et la circulation extracorporelle mise en place. A cet instant, Harfang demande le silence, il fait tinter une lame sur un tube de métal, puis prononce à travers son masque la phrase rituelle à ce stade de l'opération : Exercitatio Anatomica de Motu Cordis et Sanguinis in Animalibus – Dans le bloc, sans s'interrompre, chacun répond : amen !

EXTRAIT 5

Plus personne ne bouge dans le bloc, un silence compact recouvre le lit chirurgical tandis que le cœur est lentement irrigué. Alors, vient enfin le moment électrique. Virgilio se saisit des palettes, il les tend à Harfang, elles demeurent suspendues en l'air le temps d'un croisement de regards puis Harfang lance un coup de menton vers Virgilio, vas-y, fais-le – et en cet instant, peut-être que Virgilio ramasse tout ce qu'il sait de prière et de superstition, peut-être qu'il supplie le Ciel ou au contraire qu'il ressaisit tout ce qui vient d'être accompli, la somme des actions et la somme des mots –, il appose soigneusement les palettes électriques de chaque côté du cœur, jette un œil sur l'écran de l'électrocardiogramme. On choque ? Feu ! Le cœur reçoit la décharge, le monde entier s'immobilise au-dessus de ce qui est maintenant le cœur de Claire.

L'organe remue faiblement, deux, trois soubresauts, puis il se fige. Virgilio déglutit, Harfang a posé les mains sur le rebord du lit et Alice est si blanche que l'anesthésiste, de peur qu'elle ne s'écroule, la tire par le bras pour qu'elle descende de l'estrade. Deuxième essai. On choque ?

— Feu!

Alors, le cœur se contracte, un tressaillement, puis ce sont des secousses quasi imperceptibles, mais que l'on peut voir si l'on s'approche, ces faibles battements, et l'organe peu à peu recommence à pomper le sang dans le corps, et il reprend sa place, puis ce sont des pulsations régulières, étrangement rapides, qui bientôt forment rythme, et leur frappe évoque celle du cœur d'un embryon, cette saccade que l'on perçoit lors de la première échographie, et c'est bien la frappe initiale qui se fait entendre, la première frappe, celle qui signe l'aube.

Claire a-t-elle entendu le chant de Thomas Rémige dans ses songes anesthésiques, ce chant de la belle mort ? A-t-elle entendu sa voix dans la nuit de quatre heures du matin alors qu'elle recevait le cœur de Simon Limbres? Elle est placée sous assistance extracorporelle pendant encore une demi-heure, puis recousue elle aussi et demeure au bloc sous surveillance, le temps que son corps récupère, le temps que l'on range la pièce en démence, le temps que l'on efface le sang, le temps que l'équipe se disloque, et que chacun ôte ses vêtements de bloc et se rhabille, se passe de l'eau sur la figure et se nettoie les mains, puis quitte l'enceinte de l'hôpital pour aller attraper le premier métro, le temps qu'Alice reprenne des couleurs et risque un sourire, le temps que Virgilio relève sa charlotte et abaisse son masque, se décide à lui proposer d'aller prendre une bière du côté de Montparnasse, une assiette de frites, une entrecôte saignante histoire de rester dans l'ambiance, le temps qu'elle revête son manteau blanc et qu'il en caresse le col animal, le temps enfin que le sous-bois s'éclaire, que les mousses bleuissent, que le chardonneret chante et que s'achève le grand surf dans la nuit digitale. Il est cinq heures quarante-neuf.